

# POUR UNE CULTURE DE LA CULTURE

Qu'on ne s'y trompe pas : en introduisant la littérature à l'école élémentaire, on n'a pas juste ajouté une discipline à toutes les autres. Une discipline prestigieuse qui aurait l'agrément des maîtres et des élèves et pourrait les réancrer communément dans l'institution scolaire alors que tout autour, on aurait tendance à penser qu'on s'y ennue, de part et d'autre, dans cette école. Une discipline aux vertus propédeutiques qui précipiterait la rencontre des Jeunes avec les Belles Lettres et rendrait les adolescents moins rétifs aux cours de français dans la mesure où le schéma narratif, la différence entre un auteur et un narrateur, la valeur de l'imparfait ou du passé simple, etc., toutes ces notions auraient été rendues nécessaires et pourquoi pas, passionnantes dans les petites classes. Une discipline qui, sous ses attraits, pourrait faire passer sans douleur quelques mar-

ques orthographiques et quelques sons difficiles grâce à des textes bien choisis usant à forte dose de rimes et de répétitions, qui pourrait aussi installer, ni vu ni connu, quelques tournures et autres marques propres à l'écrit. Une discipline, discrètement pourvue de valeurs républicaines de celles qui, distillées chaque jour, convaincraient les enfants, qui prennent si fort au sérieux les histoires d'ours, de loups et de lapins, que l'amour des bêtes pour leur famille, pour leur prochain, l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes... c'est ça l'art de vivre humainement ensemble, sans oublier le respect des différences. Bref, ceux qui imaginent un tel scénario possible peuvent s'attendre à des épisodes chaotiques et une fin tourmentée. On peut s'ennuyer à mourir avec de belles œuvres. On peut juste avancer l'âge du rejet de la littérature en mimant, dès le CP, les

fastidieuses séances d'explication de texte. On peut prendre les procédés d'écriture pour du style et oublier que tout texte est d'abord porté par une voix et se désintéresser à tout jamais des fables du monde à cause de trop d'histoires sans interlocuteur. On peut, enfin, souffrir des inégalités dans lesquelles on est plongé jour après jour, sans trouver dans la littérature autre chose qu'une morale désespérante. Le rapport à la littérature sous-entend non pas l'inculcation de savoirs ou la constitution de réflexes, parfois appelés connivences, le rapport à la littérature entend la prise en compte de pratiques sociales car c'est une pratique culturelle qui englobe toute une manière d'être et de vivre. Alors, pas plus que la littérature n'est la carotte pour faire avaler l'orthographe et le bien dire, elle n'est le bâton qui ferait craindre, sous prétexte de ne pas partager la culture

commune, d'être rejeté hors des communautés bien pensantes. La culture que l'école reconnaît et qu'elle s'acharne à faire partager au plus grand nombre n'est pas neutre<sup>1</sup> et on peut la caractériser par le fait qu'elle « *s'impose aux dominés comme représentation et explication du monde, qu'elle leur impose de se percevoir par rapport à elle. La culture commune est la culture dominante.* »<sup>2</sup> Aussi on peut penser que l'introduction de la littérature à l'école, raisonnablement, ne doit pas se concevoir en dehors d'une institution profondément capable de se transformer : pour accueillir toutes les manières de percevoir et de se percevoir et non seulement les accueillir mais les aider à s'élaborer dans un lieu où il reste si difficile d'être issu d'une classe populaire, originaire d'un pays étranger, pauvre et déshérité ; pour donner corps à d'autres manières de sentir et de rêver peut-être, d'autres manières de considérer la vie et les limites qu'on a intériorisées pour accepter quand même l'insupportable ; pour donner corps aux mots qui diront la peine, la honte, aussi la haine et mettre en œuvre toute une « *éducation hors de tout enrégimentement, simplement parce qu'elle arme le regard sur le monde des uns et des autres, vivifie les luttes sociales, permet aux dominants et aux dominés de s'affronter sur le terrain de la recherche concrète de l'à-venir.* »<sup>3</sup> Il faut de la puissance pour rêver ce monde-là, il faut des capacités de se rencontrer dans l'intime et le global, il faut des silences qui respectent les lentes élaborations, les refus indicibles et les accords inquiets, il faut des outils pour explorer l'inconnu, il faut la langue, il faut la littérature. Il faut une école qui éduque à de tels projets, il faut une école de débats et de silences, une école d'actions et de réflexions, il faut apprendre des autres et apprendre aux autres, affronter le monde, le rencontrer sous toutes ses formes des plus cruelles aux plus saugrenues. Il faut des livres pour les passions et les impasses. Il faut une vie suffisamment large pour accueillir le monde et s'en sentir habitant, pour l'intérioriser et s'adresser à lui. Faire une discipline de la littérature ce n'est pas dans l'ordre des choses.

Ce dossier tente, à travers quatre articles, de montrer quelques pratiques qui se

proposent de donner à la littérature les dimensions d'une pratique culturelle. Ça se passe bien sûr en classe mais pas d'abord. Ce lieu convoque et nourrit l'expérience personnelle des jeunes lecteurs confrontés à la double matière de la langue et des images : les textes ne sont pas seulement considérés comme des écrans pour les histoires mais comme des machines à faire du sens et soudain, les repères de la vie s'en trouvent bousculés, probablement transformés. Les grands textes ne s'arrêtent pas à 4 heures et demi : ils franchissent les grilles de l'école et s'installent longtemps en chaque individu qui revient autres, ensuite, en classe et devant les livres

### **Lire une œuvre en classe : nature et enjeux des séquences de lecture.** p.55

Ça se passe encore et toujours dans et en dehors la classe. Tout simplement parce que, parfois, ça donne envie de monter sur les planches, un grand texte, ça donne envie de s'afficher. À la Villeneuve de Grenoble, des élèves de cycle 3, leur maître et des animateurs, montent un spectacle à partir d'un roman américain. Mise en scène, musique, répétitions, rencontre de jeunes américains scolarisés en centre ville mais, si le public proche - les parents, le quartier - se montre réceptif, ça ne s'ouvre pas vraiment du côté de l'école bilingue qui répond mollement à l'invitation d'échanger culturellement ; ça se ferme aussi du côté de l'administration : les crédits votés une année ne sont pas reconduits. Le texte mettait en scène une longue traversée qui prévoyait la conquête d'espaces infinis. Il faut bien l'admettre, le monde, le vrai, est parfois terriblement limité.

### **La culture comme formation sociale.** p.68

La BCD, institution scolaire, ouverte sur l'école, est interrogée par la nouvelle demande et doit y répondre. Va-t-elle, peut-elle faire comme si les romans et les albums, la poésie et le théâtre ne convoquaient pas le monde extérieur ? On imagine qu'elle en profitera pour devenir le lieu d'accueil et de critique des images

et des mots qui prétendent dire comment tourne le monde. Il ne s'agit quand même pas d'une chose anodine. Alors, ces BCD qu'on dit à l'arrêt, on les relance ? C'est le moment.

### **Un plan de relance des BCD ? Conditions fonctionnelles et techniques de l'entrée dans l'écrit.** p.73

Mais voilà, la littérature ça ne s'arrête ni à l'école ni aux maîtres. Ça vit dans les maisons et ailleurs, dans les divers temps de la journée. Comment former les parents que la vie a tenus éloignés d'une telle pratique à devenir des interlocuteurs pour leurs enfants, leur acheter des livres ou veiller qu'ils en empruntent, lire avec eux ou parler de lecture, relier le monde des livres et celui de la vie, faire miroiter d'autres textes, pour plus tard, toujours des rencontres possibles. À Lorient, à Marseille, à Valence, dans des écoles situées en ZEP, des enseignants travaillent avec les parents à une formation littéraire : participation à des salons de livres jusqu'à la prise en mains, par des parents, de telles rencontres. Comment des familles peu familières des pratiques de lecture imaginent-elles des rencontres avec ceux qui font des livres, ceux qui en parlent.

### **Parents : premiers partenaires de l'école.** p.85

<sup>1</sup> Voir dans A.L. n°81, mars 03, l'article de Jacques BERCHADSKY : *Culture partagée*, pp.25-35

<sup>2</sup> Jean FOUCAMBERT, *Culture commune*, A.L. n°80, déc. 02, p.4

<sup>3</sup> *idem*